

LA BELLE ÉPOQUE

Comme pour toutes les jolies femmes, les spéculations sur sa date de naissance vont bon train.

Pour les uns, elle est venue au monde le jour où, traîné dans un phaéton à six chevaux, le président Carnot a inauguré, le 15 mai 1889, l'Exposition universelle. Sur la tour Eiffel toute neuve, clou du Pavillon de l'industrie, flotte le drapeau tricolore, et Paris semble dire au monde : Voyez, je me suis acheté une conduite, la Révolution, dont nous allons fêter le centenaire, a enterré ses Grands Hommes au Panthéon et si nous nous flattons d'avoir gravé les immortels principes de 1789 au fronton de nos édifices, nous annonçons aussi que le temps des turbulences est clos. La vie parisienne vous attend, amis étrangers, sachez que Paris est surtout la capitale d'un pays prospère dont les possessions (en rose sur les cartes) s'étendent au-delà des mers.

Pour les autres, la Belle Époque est l'enfant du siècle nouveau, fille de la fée Électricité et du cinématographe, et Paris lui offre son berceau : tous les pays ne rivalisent-ils pas d'ingéniosité pour y faire montre de leurs productions les plus originales ? Émergeant, jupes entravées et chapeautés du flamboyant métropolitain, les jolies Parisiennes traversent l'Exposition universelle sur un trottoir roulant, s'extasient devant les rennes de Laponie et

gavent de sucreries le malheureux éléphant venu tout droit de « notre » Cambodge.

Alors, 1889 ou 1900 ?

Mais quand donc s'achève la Belle Époque ? A-t-elle disparu en 1906 au début du septennat de M. Fallières ou lorsque des bruits de bottes inquiètent les pacifistes, en 1912 ? C'est pourtant généralement en 1914 que l'on s'accorde à signer son arrêt de mort définitif... après une longue agonie.

Peu important, à la limite, ces querelles de dates car la Belle Époque est avant tout un état d'esprit, une façon de vivre et de penser, une époque où les bourgeois avaient des certitudes et tablaient sur la durée... qu'ils pensaient éternelle.

Cet état d'esprit, ces certitudes, les juifs français les ont partagés : plus que d'autres, ils ont dû savourer ce goût de la sécurité enfin obtenue, cette sensation d'ancrage, de définitif. C'est pour cette raison, et s'agissant d'eux, qu'un peu arbitrairement nous avons encore ajouté quelques rides à la Belle Époque en lui choisissant comme date de naissance l'année 1874.

Mac-Mahon est alors le président d'une République qui tourne définitivement le dos à la restauration monarchique. Paris se relève des ruines du siège et de la Commune : le calme est revenu.

C'est dans cette conjoncture qu'est inaugurée à Paris, rue de la Victoire, une grande synagogue, un « temple », pour employer la terminologie de l'époque.

Événement mineur au regard de l'Histoire, mais qui n'en revêt pas moins une force symbolique. Après la désastreuse guerre de 1870 à laquelle les juifs ont pleinement participé, après le départ d'Alsace de nombre d'entre eux qui ont refusé de devenir allemands, il témoigne, aux yeux de tous, du moins le ressentent-ils

ainsi, qu'il n'y a plus de problèmes spécifiques aux juifs. Français, ils le sont, non plus simplement « par adoption », mais par le prix du sang versé ; israélites, ils s'affirment ainsi hautement et sans crainte. Dans une France républicaine dont les principes sont Progrès et Égalité des droits, ils ont leur place. Peu de voix discordantes le leur dénie : l'avenir est devant eux et l'époque peut être qualifiée de belle.

Cesse-t-elle de mériter ce nom lorsqu'en 1894 un obscur capitaine est condamné bien hâtivement pour espionnage ? A dire vrai, cette accusation fait suite à une campagne de dénigrement amorcée quelques années plus tôt, mais heureux, confiants et optimistes, les juifs ont longtemps refusé d'entendre les appels haineux, de prêter l'oreille aux Cassandre et, alors même que Dreyfus languissait déjà à l'île du Diable, refusé d'y voir une machine de guerre contre leur groupe : après tout, un juif peut être coupable sans que sa faute rejaillisse sur l'ensemble de ses frères en religion.

Pourtant, durant ces quatre années (de 1894, date de la condamnation, à 1898, début de la procédure de révision), les certitudes se fissurent, le doute s'instaure. Lorsqu'en 1898 l'innocence ne fait plus guère de doute, lorsque, paradoxalement, des « intellectuels », des journalistes, des hommes politiques s'engagent, les juifs comprendront que Dreyfus n'était qu'un prétexte, l'antisémitisme un levier politique... et eux-mêmes des pions, pions de chair et de sang mais de peu de poids.

Au regard des cataclysmes futurs, l'affaire Dreyfus n'est que peccadille, bégaiement de l'Histoire et, de fait, « après », la vie se poursuit, inchangée en apparence : cependant, elle a tout de même prouvé que le monde de

la sécurité n'était peut-être qu'une construction de songe.

C'est pour cette raison que j'ai arrêté avec l'affaire Dreyfus ce petit ouvrage sur la Belle Époque, car l'époque n'y est plus tout à fait si belle.